

**Extraits du livre *De la domination* de T. Ferri et Th. Lodé
(A paraître, en février 2017, aux éditions Libre et Solidaire)**

« A la suite de la doctrine de Darwin, le néo-darwinisme offre un cadre d'épanouissement et de soutien aux thèses favorables à la logique de la compétition et de la domination. Ici, un être est considéré comme naturellement dominant, par cela seul que, biologiquement, il posséderait l'ensemble des caractères qui l'avantageraient sensiblement et durablement sur ses concurrents. La dominance donnerait une plus grande valeur sélective. Par où l'on voit que c'est dans le creuset d'un principe d'hostilité naturelle qui affecterait l'ensemble du vivant que se constitue le néo-darwinisme. Il va sans dire que cette théorie, pour tenter de s'imposer, ne répugne pas à passer sous silence bien des phénomènes qui montrent que les animaux ne passent pas leur temps à jouer le rôle du concurrent dangereux et mortifère ou, pire encore, à se faire la guerre. En réalité, la brutalité animale n'est pas si déterminante, et ne l'emporte pas nécessairement sur bien d'autres mécanismes qui entrent également en jeu dans les relations complexes que les animaux nouent les uns avec les autres ».

[...]

« On martèle que la concurrence, au sein des groupes sociaux, s'établit sur une lutte pour l'accaparement d'au moins deux types de ressources, à savoir tantôt la nourriture, tantôt l'accès aux femelles pour la reproduction. Si, s'agissant de la prédation, la lutte pour la proie est patente dans le monde naturel - encore qu'il existe, chez bien des animaux, des comportements de coopération et de partage des ressources disponibles -, il n'en reste pas moins que la dominance apparaît sous un jour moins effectif et moins clair, en ce qui concerne la sexualité, lors même qu'il n'est pas rare que la prérogative sexuelle puisse déboucher, pour le mâle dominant, sur la préséance de la prise de nourriture ».

[...]

« D'une manière générale, l'organisation sociale des animaux s'avère bien plus complexe qu'un soi-disant système hiérarchique linéaire, et comporte de multiples variations de relations entre individus¹.

¹ K.A. Jameson, « Finding an appropriate order for a hierarchy based on probabilistic dominance », *Anim. Behav.*, 57(5) : 991-998, 1999.

Si les jeunes individus s'écartent des adultes ou cèdent une certaine préséance aux plus âgés², ils ne répondent jamais à un ordre. Au sein des groupes sociaux prétendument organisés sur le principe de la hiérarchie, il s'avère que l'animal présentant apparemment la meilleure *fitness* peut être, tour à tour, dominant et dominé. Chez le cheval ou chez de nombreux singes par exemple, il ressort des observations qu'il n'existe pas de hiérarchie linéaire, mais un système très flexible de relations circulaires^{3 4}, ce qui signifie que l'animal alpha peut dominer l'animal bêta, que l'animal bêta peut dominer l'animal gamma, qui peut, quant à lui, exercer sa dominance sur l'animal alpha sans construction de rangs de hiérarchie bien définie, y compris chez les poules⁵. Par où l'on voit que, dans ce système de hiérarchie circulaire, il est pour le moins ardu de déterminer qui domine véritablement le groupe, au point que chaque membre peut apparaître tantôt sous la figure du dominant, tantôt sous celle du dominé. D'où, dans cette configuration de hiérarchie circulaire qui concerne de nombreux groupes sociaux, la nécessité de poser, à nouveau, la question centrale : où sont les gènes ? Si ceux-ci ont une influence, comment expliquer de telles disparités comportementales ? Comment comprendre finalement cet éclatement de la hiérarchie ? C'est que, loin de refléter une dominance naturelle, l'organisation sociale des groupes d'animaux offre une variété surprenante de possibilités. On s'est rendu compte que les mangoustes sont libertaires⁶, que les lionnes sont égalitaires⁷, que certaines abeilles peuvent être qualifiées d'anarchistes⁸, et qu'au fond la notion même de pouvoir, appliquée au monde du vivant, souffre d'approximation et ne correspond à aucune réalité bien établie, excepté peut-être pour quelques sociétés animales fondées sur un principe apparemment despotique ».

[...]

« Si les rapports de domination peuvent résulter de conflits individuels, le système de hiérarchie en fait une structure sociale. Mais il y a loin de la simple mesure d'une relation de dominance entre individus à l'établissement avéré d'une hiérarchie sociale. A la question de savoir d'où vient le fait que les femelles soient généralement si dominées partout et toujours, le néo-darwinisme se plaît à répondre que c'est parce qu'elles représentent une ressource pour les mâles, au même titre que la

² K. Lukianchuk et S. Doucet, « A young manakin knows his place », *Ethology*, 120 : 693-701, 2014.

³ J.B. Silk, « Social relationships of male bonnet macaques : male bonding in a matrilinear society », *Behaviour*, 130 : 271-292, 1994.

⁴ K.A. Houpt *et al.*, « Dominance hierarchy in domestic horses », *Appl. Anim. Ethol.*, 4 : 273-283, 1978.

⁵ I. D. Chase, « Behavioral sequences during dominance hierarchy formation in chickens », *Science*, 216, (4544) : 439-440 ; 1982.

⁶ De Luca D.W., Ginsberg J.R. « Dominance, reproduction and survival in banded mongooses : towards an egalitarian social system? » *Animal Behaviour*, 61, 17-30, 2001.

⁷ Packer *et al.*, « Egalitarianism in female African lions », *Science*, 293 (5530) : 690-693, 2001.

⁸ Martin S. J., N. Châline, B. P. Oldroyd, G. R. Jones, F. L. W. Ratnieks, « Egg marking pheromones of anarchistic worker honeybees (*Apis mellifera*) », *Behav. Ecol.*, 15 : 839-844 , 2004.

nourriture. En réalité, la considération que la femelle représente une ressource est réductrice, parce que, d'une part, elle fait fi du fait qu'elles choisissent, dans de nombreux cas, les « chefs » ou que ce sont elles qui font des mâles des reproducteurs, et donc des dominants, et parce que, d'autre part, dans certains groupes, comme chez les hyènes, ce sont elles qui dominent les mâles. Le système de hiérarchie cadre alors assez mal avec la supposition d'une faiblesse intrinsèque des femelles dans le monde animal ».

[...]

« Jamais un animal sauvage n'a eu besoin d'un maître. Dans les groupes sociaux, ainsi des gorilles ou des loups, le dominant est presque toujours le père, ce qui implique *a minima* une relation de confiance et une dominance qui ne se destine pas uniquement, comme dans la domination chez les humains, à l'asservissement et à l'instrumentalisation de l'autre. Lorsque les régimes politiques arborent leur chef de file sous les dehors d'un « père » - comme Staline, présenté comme ce « petit père des peuples » -, ou conçoivent la vie politique comme l'organisation de rapports familiaux – ainsi du célèbre adage vichyste « travail, *famille*, patrie » -, il faut se dire qu'on est placé de plain-pied devant des artifices et des manipulations destinés à faire croire dangereusement que la politique a le droit de s'attribuer le monopole de la protection (comparablement à un père qui protège ses enfants) et du bonheur des gens. En pareil cas, il faut s'attendre à l'envahissement de la sphère privée par la sphère publique, et à l'immixtion croissante et incessante de l'État et des administrations dans les affaires qui ne les regardent pas. L'image paternaliste vise à rassurer, à faire baisser la garde, à créer de la familiarité ou de l'habitude dans le champ politique, au profit des décideurs et, en quelque manière, à « légitimer » la domination. Il est bien connu que les « meilleures » techniques de gouvernement et de domination consistent à conduire les affaires de l'État *de telle sorte que les sujets de cet État pensent vouloir tout ce que celui-ci les oblige de faire*. Sur ce point, s'agissant du gouvernement, J.-J. Rousseau indique : ‘ C'est sur les volontés encore plus que sur les actions qu'il étend son respectable empire... Il est certain, du moins, que *le plus grand talent des chefs est de déguiser leur pouvoir pour le rendre moins odieux* [c'est nous qui soulignons], et de conduire l'État si paisiblement qu'il semble n'avoir pas besoin de conducteurs⁹ ».

[...]

⁹ J.-J. Rousseau, *Économie politique, Œuvres complètes*, Pléiade, t. III, p. 250.

« Ce qui compte prioritairement dans les groupes, ce n'est pas l'apparement, la communauté de gènes analogues, mais un projet d'association ou de vie partagée indépendamment du génotype. Au point que la nature offre le spectacle de mécanismes d'adoption¹⁰ et de migration. Chez les gorilles, afin de lever la difficulté liée à la consanguinité, les jeunes femelles se destinent à quitter leur groupe d'origine pour en rejoindre un autre où elles seront accueillies, et où elles pourront engendrer une progéniture nouvelle et fonder de nouvelles familles. Chez toutes les espèces, le fondement biologique même des relations sexuelles reste l'évitement de la consanguinité. Ceci témoigne de l'importance de l'accueil d'êtres étrangers au sein du groupe, du caractère fondamental de la notion d'hospitalité dans les relations d'échange entre les groupes d'animaux et de l'exigence du mélange des gènes. Cet horizon de la rencontre et de l'exogamie dans la nature est d'autant plus significatif que la perspective de nouer des rapports sexuels entre les individus est souvent semée d'embûches, puisque ces rapports impliquent une rupture d'avec le milieu d'origine, un risque lié au fait de gagner une terre inconnue, la nécessité de développer de nouvelles relations avec des groupes différents ne serait-ce que sur le plan olfactif, le souci d'apprendre préalablement à connaître l'autre en vue de favoriser la copulation. Dans la majorité des cas, ce sont plutôt les mâles qui quittent leur groupe d'appartenance originelle et qui migrent à la recherche de familles adoptives. Ce spectacle d'une nature ouverte à l'hétérogénéité souligne avec force combien les animaux sont sensibles au fait de se reconnaître *dans la différence* comme appartenant à la même espèce ».

[...]

« De ce que, parmi les généticiens, certains se démarquent par le fait de se montrer plus prudents face à l'idéologie eugéniste et à ses diverses déclinaisons, et par le fait qu'ils n'affirment généralement pas, quand bien même ils auraient isolé le caractère le plus important impliqué dans le développement de tel ou tel cancer, que ce caractère fonctionne à 100 % dans la prolifération de ce cancer et que d'autres paramètres ne sauraient entrer en ligne de compte, il s'ensuit que ces mêmes généticiens sont encore plus prudents lorsqu'il s'agit de faire des évaluations ou des prescriptions relativement à un supposé gène de l'homosexualité, de la cruauté ou de la croyance en Dieu, par exemple. Il n'y a aucune raison biologique pour que ce qui est estimé comme un caractère soit issu de l'expression d'un ensemble cohérent. En réalité, il y a lieu de souligner qu'il n'existe pas de gène d'un comportement particulier, mais tout au plus des séquences dans l'ADN qui, une fois regroupées, expriment partiellement des

¹⁰ Par exemple, sur l'adoption d'un singe marmouset par un groupe de singes capucins dans la nature, voir P. Izar *et al.*, « Cross-genus adoption of a marmoset (*Callitrix jacchus*) by wild capucin monkeys (*Cebus libidinosus*) : case report », *Am. J. Primatol.*, 68(7) : 692-700, 2006.

éléments matériels dans un réseau d'expression génétique ».

[...]

« Dans le cas des éléphants, le troupeau, qui se réunit autour d'éléphanteaux et de jeunes adultes, est généralement emmené par les femelles¹¹. Là encore, ce n'est pas forcément la même femelle ou « matriarche », à savoir la femelle la plus âgée et la plus expérimentée, qui conserve le rôle de guide de la harde. Tout semble concourir à montrer, au contraire, qu'on a affaire, au sein du groupe, à un partage des tâches, même si certaines femelles apparaissent mieux indiquées que d'autres pour assurer les tâches les plus sérieuses, comme celle relative à la satisfaction du besoin de se nourrir. Il se peut que plusieurs meneuses émergent et que le troupeau décide de suivre l'une d'entre elles plutôt qu'une autre. De toute manière, c'est seulement par un partage régulier des connaissances que les éléphants peuvent voir émerger une nouvelle meneuse à la mort de l'ancienne matriarche ».

[...]

« Il faut cependant remarquer que, s'il existe une rivalité sexuelle entre les mâles, elle n'empêche nullement que la femelle puisse avoir le dernier mot, voire prenne l'ascendant sur le mâle lors de la reproduction, comme c'est le cas chez de nombreuses espèces, depuis la mante religieuse, en passant par le criquet ou la musaraigne, et jusqu'au vison. L'activité de copulation oblige à une approche corporelle au cours de laquelle chacun des partenaires doit s'entendre et utiliser tous les canaux sensoriels pour favoriser à la fois l'excitation et la conciliation. Non seulement la femelle est souvent parfaitement capable de refuser les avances de mâles trop pressants ou d'exiger fermement l'apaisement de leur enivrement sexuel, mais on peut aussi observer une inversion de l'emprise sexuelle. Le mâle désirant se trouve, en effet, en situation de demande, et doit recourir à toutes les manières possibles pour séduire et calmer la femelle, allant jusqu'à supporter son courroux passager. Si les coups et les morsures ne sont pas rares au cours de ce rapprochement des sexes, il s'agit le plus souvent de brutalités feintes ou infimes qui favorisent la synchronisation des conduites sexuelles des animaux ».

« Or, la détermination du sexe ne nécessite pas forcément, chez les animaux, la sexualité reproductrice, puisque, par exemple chez les crocodiles et les tortues, cette détermination est subordonnée à la température. Chez nombre d'espèces, le devenir des embryons en mâles ou en femelles est étroitement

¹¹ K. MacComb et al. « Leadership in elephants : the adaptive value of age », *Proc. Royal SocB Sciences* : 278 (1722) : 3270–76. 2011.

dépendant, en tout cas est directement placé sous l'influence de la température, de la pression, des parasites, des hormones, de l'environnement, et assez peu des gènes. Les protistes, comme les paramécies, sont tout aussi capables de se reproduire sans la sexualité, par division interne, et développent donc au contraire des relations sexuelles sans reproduction. De même, de nombreux autres animaux, depuis les coraux et les vers marins jusqu'aux étoiles de mer, peuvent engendrer des descendants par de simples partitions binaires de leur corps, sans parler des nombreuses espèces parthénogénétiques, comme chez les lézards fouette-queue où les femelles donnent naissance à des petits sans aucune fécondation, mais après un rituel homosexuel très agencé¹². De sorte que la reproduction et la sexualité sont hétérogènes l'une à l'autre. De là vient que, compte tenu de ces éléments, il y a lieu de se demander pourquoi l'évolution a fini par associer ces deux aspects, sexe et reproduction qui, encore une fois, ne sont pas strictement nécessaires l'un à l'autre. De même que la reproduction peut fort bien se dérouler sans pratiquer la moindre sexualité, la sexualité peut bien se passer de la reproduction par le truchement de l'homosexualité, de la masturbation ou de la fellation, qui sont des activités suffisamment courantes dans le monde animal pour que chacun ait pu les observer, ne serait-ce que chez les chiens. Les orangs-outangs pratiquent la fellation, les éléphants la masturbation et les lions l'homosexualité ».

[...]

« Il a été démontré, chez de très nombreuses espèces, comme le lézard des souches¹³ ou le bruant des prés¹⁴, par exemple, que les individus ne cherchent nullement un partenaire paré de bonnes vertus génétiques, mais qu'ils privilégient au contraire la copulation avec des amants, dont la base génétique est totalement différente d'eux-mêmes. La mise en lumière de cette tendance à la recherche de la différence dans la nature permet d'éclairer bien des comportements qui n'ont pas de sens d'un point de vue darwinien ».

[...]

¹² D. Crews et K.T. Fitzgerald, *Proc Nat Acad Sc*, 77(1) : 499-502, 1980.

¹³ M. Olsson *et al.* « Major histocompatibility complex and mate choice in sand lizards », *Biol Letters*, 270 : 254-256, 2003.

¹⁴ C.R. Freeman-Gallant *et al.*, « Social pairing and female mating fidelity predicted by restriction fragment length polymorphism similarity at the major histocompatibility complex in a songbird », *Mol. Ecol.*, 12 : 3077-3083, 2003.

« Mais il s'en faut de beaucoup que les sociétés animales mettent en œuvre une tyrannie du pouvoir. Même chez les espèces dites à organisation despotique, telles que les chimpanzés, les rats ou les marmottes, le mâle dominant ne le reste que pendant la période assez brève où il prend la place d'un autre, encore que ce despotisme apparent ne consiste qu'à s'assurer d'un accès privilégié aux femelles lors de la saison de reproduction, en écartant les autres mâles. Si ses colères peuvent entraîner une certaine passivité du groupe, il n'en demeure pas moins qu'il ne commande rien, ne décide rien et ne prescrit aucune obligation. En outre, comme il est le mâle reproducteur, il s'ensuit qu'il est le père de cette petite famille, de sorte que l'organisation sociale des animaux despotiques ressemble bien davantage à une famille provisoirement unie autour du père qu'à une cour féodale ».

[...]

« Plutôt que les conflits, les résolutions de conflits sont susceptibles de se présenter sous la forme de combats ritualisés, ou sous celle d'une sexualité abondante comme chez les bonobos. Ces résolutions peuvent revêtir les caractères de l'apaisement et de la réconciliation, à travers des attitudes de caresse, de contact, d'épouillage, ce qu'on nomme le *grooming*. Ces stratégies de rapprochement permettent de réguler les comportements agressifs, car les animaux tirent avantage du développement de méthodes de participation collective pour vivre et se reproduire, attendu que, dans un milieu caractérisé par la promiscuité, le risque de voir apparaître des conflits est plus grand. Ces stratégies de réconciliation, qui ont été étudiées notamment chez les singes et les chevreuils, mettent en lumière l'importance de la vie commune, et relèguent au second plan les mécanismes de punition qui, pour réels qu'ils soient dans la nature, n'en restent pas moins très marginaux, ne serait-ce qu'en raison de l'insuffisance de l'activité mémorielle des animaux et de l'inexistence, chez ses derniers, d'une quelconque forme d'amour-propre ou de vanité susceptible de se transformer en ressentiment ».

[...]

« Néanmoins, il est vrai que nous n'avons pas toujours affaire, parmi les sociologues et les anthropologues, à des théoriciens adeptes de l'ancrage de la violence dans l'histoire des sociétés - cette histoire étant notamment indexée tantôt sur l'ampleur de l'activité culturelle, tantôt sur le degré de développement et d'usage des techniques¹⁵, puisque, à l'opposé de P. Bourdieu, se rencontre, par exemple, R. Girard, pour qui, selon sa théorie du mimétisme, le propre du désir consiste dans son

¹⁵ Sur ce point, J. Ellul, *Le Système technicien* (1977), Paris, Le cherche midi, 2012.

inscription dans une logique de l'imitation du désir des autres, en sorte que le désir serait, selon lui, essentiellement conflictuel et violent¹⁶. Autrement dit, loin d'être à la source de la coopération et de la réconciliation entre les êtres, le désir serait, pour cet auteur, à l'origine de bien des désaccords, et au fondement même des luttes et des conflits en tous genres. Selon ce schéma troublant, la particularité du désir résiderait donc dans sa capacité à entraîner des procédures de répulsion et d'hostilité, en lieu et place des formes d'attraction et d'hospitalité. Au reste, le discrédit porté par R. Girard sur la nature du désir, en tant qu'il impliquerait haine plutôt qu'amour ici-bas, ne vient-il pas de ce qu'il décentre les perspectives de rapprochement, de communion et de réconciliation entre les individus du plan de l'immanence vers celui d'une transcendance ? N'est-il pas un apologiste du christianisme¹⁷ ? D'une certaine manière paradoxale, les réflexions chrétiennes de R. Girard s'inscrivent dans une résurgence du darwinisme, puisqu'il ravive et exagère le rôle de la concurrence à l'intérieur des relations interindividuelles, et ce à travers la notion de rivalités, et caractérise au fond le désir comme le reflet d'une pathologie naturelle, mais, ce faisant, il oublie que le désir ne s'exprime pas sous cette forme au sein du monde vivant et ne dégénère dans le monde humain qu'à la faveur d'une perversion d'ordre civilisationnel ou sociétal ».

¹⁶ Cf., R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961), Paris, Fayard/Pluriel, 2011, où il est question d'une analyse du désir sous son aspect mimétique ou triangulaire : entre le sujet désirant et l'objet désiré interfère la figure du tiers, de sorte que le principe du désir consiste, selon l'auteur, en ce que l'individu désire nécessairement ce que désire autrui, d'où résultent des situations de conflit et de violence.

¹⁷ Sur la défense girardienne de la religion chrétienne comme modalité de dépassement des rivalités et des figures antagonistes représentées par la figure du bourreau et celle de la victime, voir R. Girard, *Le Bouc émissaire* (1982), Paris, Le Livre de Poche, 1986, et R. Girard et G. Vattimo, *Christianisme et modernité* (2009), Paris, Flammarion, 2014.